

suspendus par le fait de révolution ou d'état de guerre au Mexique. Puis des ingénieurs, des travailleurs, occupèrent l'isthme et *les travaux commencèrent en 1859*. Ils étaient en pleine activité lorsque survint l'intervention française avec l'état de guerre et la révolution conséquente. La Compagnie dut suspendre le travail. Et pourtant, dans le golfe, elle avait entrepris l'aménagement du lit du *Coatzacoalco* et établi une route parcourant l'isthme, le long de l'itinéraire de la voie navigable. Des travaux analogues étaient entrepris sur le Pacifique. Mais la révolution livrant tout le pays aux bandits, les agents de la Compagnie furent maltraités et les ouvriers dispersés. En même temps sévissait aux Etats-Unis la guerre de Sécession.

Mais après que ces orages furent à peu près dissipés, la Compagnie Louisianaise, qui n'était plus en état de reprendre l'œuvre commencée, fusionna avec une nouvelle compagnie qui prit le titre de « *New-York and Tehuantepec-Railroad and steamship Company* », et reprit à son nom la concession. Elle envoya un mandataire spécial, M. O'Sullivan, pour renouveler avec l'Empire mexicain le contrat passé avec le gouvernement précédent.

M. O'Sullivan conduisit avec succès ses négociations, grâce à l'appui bienveillant mais tacite de l'intervention française, qui avait un intérêt direct à faire réussir les entreprises susceptibles de développer la prospérité du Mexique. Les démarches furent longues. Enfin le Gouvernement de l'Empire renouvela la concession du canal de Tehuantepec; mais la débâcle impériale, qui commença l'année suivante, et les convulsions qui lui succédèrent, paralysèrent, je crois, l'exécution de l'œuvre commencée.

Si l'affaire mexicaine eût autrement tourné, le canal se fût fait sur le territoire du Mexique et nous n'aurions pas connu les douleurs du canal de Panama!

CHAPITRE XV

SYMPTOMES INQUIÉTANTS

Vie mondaine à Mexico. — Cabinet politique du Maréchal. — Vie privée au quartier général. — Les fêtes. — Incident du bal du 15 août 1864. — Fêtes données au palais impérial. — Premier mariage français; Mademoiselle de Montholon, fille du Ministre de France, et le Capitaine Garcin. — Cérémonie au palais impérial; Cérémonial de la Cour. — Arrivée des légions belge et autrichienne. — Prétentions du Général autrichien. — Symptômes inquiétants dans les provinces excentriques de l'Empire. — La confiance diminue. — Foyer de résistance de Porfirio Diaz à Oajaca. — Le Maréchal se prépare à le détruire.

Cependant, à Mexico, dans une atmosphère saturée d'intrigues de toutes sortes, de préoccupations graves et d'appréhensions inquiétantes pour les esprits voués aux affaires sérieuses, où on sentait partout des fluides orageux accourir de l'horizon, s'écoulait une vie mondaine dont les charmes faisaient oublier bien des soucis, des colères même. Le volcan commençait à gronder, et pourtant on dansait follement aussi bien à la cour qu'à la ville.

En cette deuxième partie de l'année 1864, la colonie française à Mexico commençait à devenir particulièrement brillante. Un certain nombre d'officiers avaient fait venir leurs femmes et les relations avec la société mexicaine avaient pris un caractère tout à fait sympathique. De nombreux novotages s'étaient sérieusement engagés; d'aucuns même annonçaient le moment prochain où on allait river des chaînes pour remplacer les liens fragiles de liaisons généralement frivoles au début. Aussi, l'existence des officiers

en garnison à Mexico était-elle devenue fort agréable. Les réunions mondaines les plus variées, aussi fréquentes que possible, faisaient un dérivatif utile et salutaire aux préoccupations des grands chefs, des hauts fonctionnaires ainsi qu'aux labeurs plus modestes mais pénibles de leurs agents et de leurs auxiliaires.

Entre toutes ces fêtes, celles du quartier général, même les petites réunions, étaient les plus brillantes et les plus recherchées. Le Maréchal, toujours aussi large dans la représentation qu'il était simple pour lui-même et dédaigneux de ses deniers, recevait très grandement. En dehors des soirées hebdomadaires où, après dîner, on dansait tous les quinze jours, il donnait plusieurs grands bals pendant la saison d'hiver, et le 15 août, jour de la fête nationale de France, une grande solennité officielle réunissait au palais tout ce qu'il y avait d'important et d'élégant dans Mexico.

Le bal du 15 août de cette année 1864, le premier depuis l'arrivée des souverains, fut exceptionnellement brillant. Il s'y produisit un incident qui, futile en lui-même, passa inaperçu, mais eut des conséquences imprévues et tellement importantes que je ne puis le laisser dans l'oubli. Il fut la première page d'un roman historique.

Il était minuit, les danses battaient leur plein; je me trouvais dans la grande salle à manger, surveillant le service et donnant des instructions au maître d'hôtel, lorsqu'un officier d'ordonnance vint me dire que le Maréchal me demande. J'achevais mon colloque avec le majordome, lorsque le même officier reparut, me priant de venir immédiatement. Je crus à quelque événement, une anicroche, que sais-je? Je courus au grand salon où m'attendait le grand chef qui me dit : « J'ai vu dans la galerie une très jolie jeune fille que je ne connais pas. Je désire savoir qui elle est. Venez avec moi. Quand je passerai devant elle, je vous toucherai le coude; elle a une toilette bleue et elle est délicieuse. » Prenant la gauche du Maréchal, je le suivis, passant devant le front d'une ligne de jeunes femmes assises sur deux rangs; c'était une revue

peu ordinaire et j'en savourais attentivement les charmes, lorsque je reçus dans le flanc un coup susceptible de m'enfoncer les côtes. Une goélette recevant dans son bordage l'éperon d'un cuirassé n'eût pas frémi davantage. Néanmoins, je dissimulai mon émotion et ma douleur et regardai une jeune fille bleue, fort séduisante du reste, assise à notre hauteur et qui fixait le Maréchal d'un regard superbement enveloppant. A quatre pas plus loin : « Hé bien? comment s'appelle cette jeune fille? — Ma foi, mon général, je ne la connais pas. — Comment, vous avez invité des personnes que je ne connais pas, ni vous non plus? — Pardon, Monsieur le Maréchal, je l'ai vue mais cette toilette de bal m'empêche de la reconnaître : je vais le demander à quelque Mexicain, qui doit connaître un si joli visage. » Ce compliment indirect fit bon effet et, avec un sourire, le vieux guerrier, infidèle à Mars en faveur de Vénus, me dit : « Allez vite et venez me le dire. »

Je m'éloignai et, avisant un gommeux très répandu à Mexico, je lui posai la question. C'était Mlle Josepha-Pepita Pena !!! Ma surprise fut grande et en voici les raisons : Mlle Pena, fille d'un ancien Président alors défunt, vivait avec sa mère chez une tante, Senora Pedraza. Presque tous ses parents masculins étaient militants dans le clan de Juarez. Mais elle avait un cousin-germain, H. de la Pena, à moitié Français, car son père, étant consul du Mexique au Havre, avait épousé une jeune fille de Normandie, Mlle de Barragan. La Pena avait fait ses études à Paris. Je le rencontrai chez des amis communs à Mexico, je le voyais souvent et l'ayant présenté au général en chef, il venait au palais. J'avais reçu de lui des confidences à l'égard de sa cousine Pepita qu'on voulait lui faire épouser pour des considérations financières de famille. La jeune fille était empressée à son égard, mais lui peu fanatique; son sang français lui inspirant de la réserve pour une cousine germaine. Il m'en parlait souvent, me donna même une toquilla de

sombrero brodée par elle, mais je ne la connaissais que de vue à son balcon.

Lorsqu'approcha le 15 août, la Pena me fit part du désir ardent qu'avait sa cousine d'être invitée au bal du Maréchal. Je lui répondis que sa famille étant encore avec Juarez, je ne pouvais prendre sur moi de l'inviter avec sa mère sans consulter le Maréchal; ce que je fis. Je fus autorisé à envoyer l'invitation. Et voilà comment, par mon fait bien innocent du reste, se trouva, dans la nuit du 15 août, au palais de San-Cosme, le bel oiseau bleu qui captiva le seigneur du logis et, de là, s'envola si haut.

En effet, lorsque je revins auprès de mon chef et lui dis : « C'est précisément la jeune cousine de Pena pour laquelle je vous avais demandé une invitation. — Comment ! c'est la plus jolie femme du bal et vous hésitez à l'inviter ! » Troublé par cet emballement d'un homme aussi grave et si haut placé j'étais fort gêné. Quand il me dit de le présenter à la jeune fille, c'était un comble de correction ! Je m'approchai de la jeune personne dont l'œil brilla et les joues se colorèrent. « Mademoiselle, M. le maréchal Bazaine désirerait la faveur d'un tour de valse. » Ce tour me rendit rêveur et je contemplai. La jeune fille se leva, son visage charmant s'illumina sous le feu du plus provocant sourire, ses lèvres, éloquentes, murmurèrent un compliment de gratitude des mieux rythmés et elle partit, triomphante, au bras de ce qu'il y avait de plus grand et de plus illustre à Mexico. Je restai hypnotisé. A partir de ce jour, le cousin Henri de la Pena ne compta plus; mais bientôt, nous autres, il fallut compter avec Pepita !

Leurs Majestés aussi s'associaient aux plaisirs mondains et donnaient des fêtes au palais. Je dois déclarer qu'on ne s'y amusait pas follement. On y était gêné par une étiquette excessive incompatible avec les mœurs du pays; la réserve digne et sévère, souvent hautaine, sur laquelle se tenaient les souverains, imposait au plaisir une retenue extrême, et bien des personnes, obligées par leur position d'assister à

ces réunions, s'y ennuyaient mortellement et refroidissaient les autres. Pour ces raisons, les fêtes du quartier général français avaient beaucoup plus de succès.

Quoi qu'il en fût de toutes ces fêtes, dans le tourbillon enivrant de leurs plaisirs, les noviotages suivaient leur cours normal et l'un d'eux, qui avait été le plus actif, arrivait, le premier des Français, à la consécration finale. Pourtant il n'avait pas été un des premiers à entrer dans l'arène. Le mariage projeté avait une importance particulière en raison de la qualité sociale de la fiancée. Cette jeune personne, charmante et gracieuse du reste, qui avait, par sa mère, du sang américain, était Mlle de Montholon, fille du ministre plénipotentiaire de France. Elle épousait un de nos camarades du corps d'état-major, le capitaine Garcin, à l'état-major du corps expéditionnaire, le même qui, au combat de San Lorenzo, avait dû la vie à son portefeuille.

La situation de la fiancée fit donner à ce mariage une solennité spéciale. L'Empereur voulut être le premier témoin de la mariée et décida que la cérémonie aurait lieu au palais, civilement et religieusement. Elle fut célébrée dans les premiers jours de novembre, en présence de toutes les grosses personnalités françaises civiles et militaires et de tous les officiers d'état-major présents à Mexico. A cette occasion, on put se rendre compte du formalisme de l'étiquette qui s'appliquait à tous les actes des souverains et démontrait quel soin l'Empereur avait apporté dans le règlement de toutes ces questions, alors qu'il était si négligent pour régler les affaires les plus importantes de l'Etat.

Le cérémonial, réglé pour ce mariage d'apparat, fut luxueusement imprimé et envoyé à toutes les personnes admises à y figurer. Tout y était prévu dans ses détails. Qu'on en juge par ces extraits :

« 1° Un peu avant 10 heures de la matinée, les fiancés, accompagnés de leurs parents, seront admis à saluer Leurs Majestés. — 2° Les autres personnes invitées attendront....

(parbleu!) — 7° Après la cérémonie, Leurs Majestés se rendront, ainsi que toute l'assistance, à la salle Iturbide. Après un petit moment de conversation, elles se retireront. Tenue : frac et cravate blanche; les dames, toilette montante en soie, sans chapeau, ni châle, gants de couleur claire.

« Signé : NEGRETE. »

En somme, ce programme était en apparence très complet et surtout très solennel. Mais, pour permettre aux gens de se retirer, il eût fallu ajouter un paragraphe conçu comme dans le refrain de la vieille chanson française : « Allez-vous-en, gens de la noce; allez-vous-en chacun chez vous. » Evidemment le *senor Negrete* n'y a pas songé, et pourtant il était le plus aimable des gens de la cour, malgré l'étiquette.

Enfin ce programme, qui avait pensé à tout, on le croyait du moins, manquait absolument de déjeuner; opération qui s'impose quand on occupe les gens de la noce dès 9 heures du matin. Heureusement, le *marquis de Montholon* ne l'entendit pas de cette oreille; la *comitiva* se rendit à la légation de France où on loucha énergiquement à la française, et, comme étiquette « Champagne Montebello »!

A la fin de cette année 1864, commencèrent à arriver au Mexique les troupes européennes qu'avait fait organiser Maximilien en Belgique et en Autriche, et qui formaient deux légions composées d'hommes de troupe et d'officiers volontaires provenant des armées nationales de ces deux pays. Les engagements de ces volontaires avaient été contractés pour servir, au Mexique, le Gouvernement de l'Empire, moyennant certaines conditions spéciales de prime d'engagement, de soldes, et la promesse de concessions de terres à la fin de leur temps de service. Les officiers ne perdaient pas entièrement leur situation dans les cadres de leur armée nationale. Les primes, les frais d'habillement, d'armement et de transport furent à la charge de Maximilien et soldés sur son premier emprunt.

Le 14 décembre, le premier détachement belge arriva à

Mexico, sous le commandement du chef de la légion, le colonel Van der Smissen, bien connu de beaucoup d'officiers français, parce qu'il avait été attaché militaire de Belgique à Paris et, à ce titre, avait guerroyé en Afrique avec plusieurs de nos colonnes expéditionnaires. Nous allâmes au devant des Belges avec le Maréchal, qui accompagna l'Empereur et l'Impératrice. La colonne de quatre compagnies d'environ deux cents hommes chacune, se présenta très honorablement et défila avec crânerie et correction devant Leurs Majestés. Ces petits soldats, à la figure franche et ouverte, avec leurs allures dégagées dans leurs vêtements courts, gris de fer, firent bonne impression. Un grand nombre de nos officiers étaient également venus sur la route pour souhaiter la bienvenue à ces frères d'armes, dont les grands-parents furent Français pendant la grande épopée napoléonienne; ils leur firent cortège à leur entrée en ville et les invitèrent à un punch qui eut lieu le soir même avec une grande cordialité et un entrain plein de gaieté. Ces officiers étaient fort bien à tous les points de vue et d'agréables compagnons. Leur chef, le colonel Van der Smissen, était particulièrement distingué, homme du monde raffiné, officier d'élite très sympathique. Enfin, ce petit corps de troupe de quelques milliers d'hommes était très fier de son titre de « Garde de l'Impératrice ».

Quelque temps après, dans le courant du mois, arrivèrent le reste du corps belge et la légion autrichienne; mais nous n'eûmes pas à recevoir cette dernière que l'Empereur arrêta à Puebla.

On se demanda pourquoi? La raison en fut étrange, invraisemblable même, surtout pour tout officier d'une armée véritable. Je tiens à la faire connaître parce qu'elle montre quel était l'état d'esprit de la légion autrichienne, et qu'elle explique certains événements ultérieurs.

Lorsque cette troupe fut arrivée sur la terre mexicaine et s'acheminait vers Mexico, le général de Thun, qui la commandait, adressa au Maréchal, alors absent de Mexico, une

lettre alambiquée, absolument extraordinaire, où se trouvent formulées des prétentions inouïes, démontrant de la part de son auteur une ignorance absolue des conditions dans lesquelles se trouvaient au Mexique les troupes qui soutenaient le gouvernement impérial, un défaut complet de clairvoyance, une absence totale de jugement et de bon sens. Entre un exorde et une péroraison courtoises mais banales, se trouve encadré le morceau principal, le clou qui hérissé la lettre; le voici :

... « Ce n'est qu'en maintenant ces bonnes relations (1) que je crois pouvoir rendre à Sa Majesté l'Empereur de bons services, et cette tâche me sera aussi agréable qu'aisée à remplir, dès que la position de mon corps vis-à-vis de votre glorieuse armée sera réglée.

« Votre Excellence comprendra très bien que les officiers et soldats issus de l'armée autrichienne doivent conserver la dignité de cette armée, et ne pourraient, en conséquence, jamais consentir à occuper la position dans laquelle se trouve l'armée indigène du Mexique vis-à-vis des troupes françaises.

« Rien n'étant encore stipulé à cet égard des rapports de service entre les troupes françaises et autrichiennes, je m'adresse à Votre Excellence pour vous prier de régler cette affaire le plus tôt possible, en prenant pour base les relations qui sont d'usage entre les armées de deux puissances alliées. » Comment! c'est au Maréchal que le général de Thun s'adresse pour régler une pareille affaire, absolument incohérente! D'abord ses troupes ne sont plus l'armée autrichienne, puisqu'elles en sont issues; elles ne sont pas même des troupes indigènes, puisqu'elles sont formées d'éléments étrangers au pays. Elles sont des troupes étrangères au service et à la solde de l'Empereur et n'ont aucun titre pour être traitées autrement que celles indigènes. La légion autrichienne était un composé de militaires ayant quitté l'armée autrichienne

(1) Il veut parler des relations déjà commencées entre les officiers autrichiens et français, dans les rencontres qui ont déjà eu lieu.

pour s'engager volontairement dans les troupes de l'Empereur du Mexique; elles n'avaient aucune analogie avec les troupes françaises, partie de notre armée nationale, troupes de la France portant son drapeau. Ou le drapeau de la légion autrichienne était celui du Mexique, ou celle-ci n'en avait pas. Les considérants du général de Thun sont faux, même ridicules. En outre, ses troupes n'ont plus qualité pour maintenir la dignité de l'armée autrichienne. Il est même vraisemblable que cette belle et noble armée d'Autriche n'eût pas consenti à confier la garde de sa dignité à une troupe ne portant plus son drapeau. Les événements ultérieurs prouvèrent, du reste, dans une certaine mesure et dans certaines circonstances, qu'elle aurait eu raison, car l'attitude de quelques-uns des détachements de la légion émanant d'elle, n'ont pas toujours été dignes d'elle.

D'autre part, comment ce général n'a-t-il pas compris que si ses prétentions étaient satisfaites, il pouvait entraîner son pays un peu trop loin sans doute? En effet, l'Autriche n'avait rien à faire au Mexique, en dehors de son représentant diplomatique, et le général de Thun aurait dû envisager la situation qu'il ferait à cette puissance si les Etats-Unis, par exemple, venant à entrer en conflit avec l'Empire mexicain, se trouvaient en présence de troupes autrichiennes? L'Autriche se verrait-elle obligée de relever ce *casus belli*? Non, évidemment. Donc ce général et ses troupes étaient bien sous le drapeau mexicain et devaient avoir la même situation que les troupes indigènes. Allant plus loin dans la logique, elles n'étaient pas des troupes nationales mexicaines et devaient même céder le pas à celles-ci.

Décidément, Maximilien avait bien mal fait son choix dans l'armée autrichienne! A moins cependant qu'aucun autre général, de valeur supérieure, ait consenti à le suivre au Mexique, ce qui paraît vraisemblable.

Quoi qu'il en soit enfin de l'incohérence de ces prétentions, celles-ci demandaient une sanction de la part de l'Empereur puisqu'il avait été Autrichien d'abord et qu'il avait signé

le traité de Miramar, dont un des articles stipulait que les troupes de son Empire seraient, en toutes circonstances, placées sous les ordres du chef des troupes françaises, lorsqu'elles seraient réunies. Mais, là encore, Maximilien commit une maladresse. Incapable de prendre une décision ferme et catégorique et de trancher une question, il se déroba devant l'obstacle et passa à côté. Il fit en sorte que les troupes issues de l'armée autrichienne fussent tenues constamment à l'écart des troupes françaises, et prescrivit que la légion du général de Thun resterait à Puebla. Ce n'était même pas le jugement de Salomon, ce qui ne peut étonner !

Cependant cet incident diplomatique militaire est tellement étrange, invraisemblable dans son aspect apparent, qu'il oblige à chercher dans les dessous quelque chose qui rende logique au fond ce qui ne l'est pas à la surface. Aussi je me suis demandé s'il n'y avait pas, à côté de cette prétention de rester autrichienne et de stationner dans la province de Puebla, une pensée machiavélique se rattachant au projet mystérieux que nourrissait Maximilien. Si ce prince, ainsi que je l'ai déjà laissé entendre et que cela a été prouvé plus tard, avait conservé une pensée de retour en Autriche, il devient logique d'admettre qu'il ait voulu maintenir sur sa ligne de retraite, vers la mer, ses plus fidèles troupes qu'il aurait ramenées avec lui en Europe où elles auraient formé, à Trieste peut-être, le noyau des moyens d'actions dont il aurait eu besoin pour mettre à exécution ses ténébreux desseins ? Ce bataillon sacré aurait joué les grenadiers de l'île d'Elbe !

Ce qui tend à prouver, du reste, que la prétention du général de Thun n'était qu'une fiction, qui lui était personnelle, c'est que, pour l'honneur de l'armée autrichienne, je dois faire remarquer que nous trouvâmes chez la plupart des officiers du général de Thun qui vinrent à Mexico, les sentiments les plus opposés à ceux de leur chef, et que nous eûmes toujours avec eux les relations les plus cordialement sympathiques.

En cette fin d'année 1864, aux difficultés gouvernementales qui surgissaient de toutes parts, se joignaient certains indices graves à l'égard de la pacification du pays. Les maladresses du gouvernement impérial semblaient réveiller l'esprit de lutte et les espérances des partisans de Juarez, quelques mois auparavant absolument découragés, démoralisés. Dans le Nord-Ouest, les esprits libéraux se ravivaient sous l'influence des Américains qui, voyant la fragilité du nouveau régime, travaillaient sourdement à relever le moral des amis de Juarez. Le Maréchal savait que des agents du Gouvernement des Etats-Unis, considérant l'ancien président comme exerçant toujours le pouvoir régulier, négociaient avec lui la cession de la Sonora, avec l'engagement de lui envoyer une armée nombreuse pour le ramener à Mexico. D'autres agents travaillaient les populations dans cet ordre d'idées d'un appui effectif. Aussi l'inquiétude était grande partout et les fonctionnaires impériaux, effrayés ou animés de sentiments peu loyalistes, ne faisaient rien pour réagir et commençaient à ménager leurs personnes et leurs intérêts en cas de changement. Ils étaient tellement habitués à ce jeu de bascule que cela semblait tout naturel. En outre, la trahison renaissait déjà, à l'état latent il est vrai, mais elle n'en savait pas moins les bases bien peu solides de l'édifice impérial. Elle trouvait même des appuis jusqu'auprès de l'Empereur, qui, absolument aveugle, se laissait en toutes choses conduire par les ennemis de l'action française. De plus, la nouvelle du départ prochain d'une partie des troupes françaises prouvait que, dans un délai plus ou moins éloigné mais qui paraissait assuré, toute l'armée quitterait le Mexique. On préparait une nouvelle levée de boucliers.

Tous les rapports que recevait le Maréchal étaient unanimes sur ce point. Quelques lignes d'un remarquable rapport confidentiel que lui adressa le général de Castagny, commandant dans l'extrême-nord, résume nettement la situation : « Je n'ai plus d'action morale ni d'influence sur les populations qui n'ont plus de confiance en nous et qui se

voient à la veille d'être abandonnées. » Et quand Bazaine communiqua ce sinistre son de cloche à Maximilien, le souverain ne comprit pas et continua à signer des décrets qui ne furent jamais appliqués; à partager l'Empire qui menaçait de lui échapper en cinquante départements, à nommer des préfets sans poigne et des fonctionnaires infidèles, à voyager, à gaspiller enfin le peu d'argent qui lui restait, à engager même celui qu'il n'avait pas.

Et pourtant si les symptômes sinistres venant du Nord étaient alarmants, la situation dans le Sud n'était guère meilleure. Au contraire, la crise y était plus menaçante. Dans la province d'Oajaca, à 80 lieues seulement de Puebla, s'organisait depuis quelque temps un centre de résistance. Il est vrai que dans cette région de Terres Chaudes, notre action matérielle n'avait pas été poussée jusque-là. C'était le pays d'un des généraux les plus distingués du parti libéral et du loyalisme le plus absolu envers lui, un des défenseurs de Puebla, que nous avons eu la maladresse de laisser échapper quand il fut notre prisonnier, le général Porfirio Diaz. Cet homme habile, d'un libéralisme pondéré, était parvenu à grouper autour de lui toutes les forces vives éparses dans la région méridionale. Il s'établit à Oajaca qu'il avait mis dans un sérieux état de défense et, comme jadis à Puebla, se sentant à l'abri de fortifications importantes, il y attendait paisiblement et dans une quiétude indépendante, outrecuidante même, l'occasion pour devenir agressif. Il comptait sur l'état d'esprit où se trouvait le commandant de l'armée française, qu'il considérait comme écœuré par la conduite des affaires gouvernementales, qu'il savait décidé, d'après les ordres de son gouvernement, à quitter un jour, proche sans doute, le Mexique, et il pensait que le Maréchal, qui n'avait jamais voulu se décider jusqu'alors à occuper les Terres Chaudes du Sud, le laisserait tranquille dans son farniente. Il se trompait.

Le maréchal Bazaine ne pouvait tolérer, aussi près de lui, un pareil foyer de résistance qui devenait un défi imper-

minent. Il s'était décidé à le détruire, mais l'opération devait être difficile. Il fallait d'abord établir une route praticable à l'artillerie et aux convois, à tout le matériel nécessaire pour faire un siège en règle probable. Pour ce travail considérable, il avait été admis qu'on ferait appel aux populations qui bénéficieraient ensuite d'une voie de communication pour mettre en relations faciles ces régions de Terres Chaudes avec Puebla et la capitale, voire même Vera-Cruz.

Le Maréchal avait confié, dès le mois de juillet, cette opération au général d'artillerie Courtois d'Hurbal, qui emmena avec lui une colonne fortement constituée. Cet important travail étant terminé avant la fin de l'année et, dans les derniers jours de décembre, l'investissement de la place était un fait accompli. Le siège allait commencer, car Porfirio Diaz avait cru pouvoir résister à l'attaque dont il ne mesurait pas l'importance. Certains esprits pessimistes, inspirés la plupart par leurs propres désirs personnels et secrets, prétendaient que cette opération allait être une réédition du siège de Puebla. Ils oubliaient que, pour le concert bruyant qui allait commencer, on avait changé le chef d'orchestre.

Dans ces conditions, le Maréchal se tenait prêt à partir avec de nouvelles troupes pour aller prendre sur place la direction des opérations qu'il se proposait de mener aussi brusquement que possible.